

L'art d'écrire les sciences sociales : remettre en cause la politique du style dominante

PARISS Collective

DANS **CULTURES & CONFLITS** 2023/2 (N° 129), PAGES 11 À 40
ÉDITIONS **L'HARMATTAN**

ISSN 1157-996X

ISBN 9782336411286

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-cultures-et-conflits-2023-2-page-11.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour L'Harmattan.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

L'art d'écrire les sciences sociales : remettre en cause la politique du style dominante

The Art of Writing Social Sciences: Disrupting the Current Politics of Style

PARISS Collective



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/conflits/24519>

DOI : 10.4000/conflits.24519

ISSN : 1777-5345

Éditeur :

CECLS - Centre d'études sur les conflits - Liberté et sécurité, L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 9 septembre 2023

Pagination : 11-40

ISBN : 978-2-336-41128-6

ISSN : 1157-996X

Distribution électronique Cairn



Référence électronique

PARISS Collective, « L'art d'écrire les sciences sociales : remettre en cause la politique du style dominante », *Cultures & Conflits* [En ligne], 129 | printemps 2023, mis en ligne le 02 janvier 2026, consulté le 20 octobre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/conflits/24519> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/conflits.24519>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

L'art d'écrire les sciences sociales : remettre en cause la politique du style dominante

PARISS Collective ¹

Cet article est paru dans le premier numéro de la revue PARISS (Political Anthropological Research on International Social Sciences) en juillet 2020. La revue est publiée par Brill et le CECLS qui est à l'origine de la création de la revue Cultures & Conflits en 1989. C'est un effort considérable pour faire connaître des deux côtés de la Manche et de l'Atlantique ce qui se fait en sciences sociales dans des langues « étrangères ». Nous favorisons les aller-retours. Ce texte initialement en anglais ne concerne pas que les anglophones, loin de là. D'où, après le succès de cet article, notre volonté de le faire connaître à ceux qui ne connaissent pas ou sont mal à l'aise avec l'anglais et qui sont concernés au premier chef par cet article qui explique les mécanismes de discrimination invisible qui les frappent quand ils essaient de publier dans cette langue. Par ailleurs certains éditeurs français peuvent se reconnaître dans les mécanismes de discrimination à l'œuvre qui ne sont pas un résultat mécanique de la langue mais d'une politique du style.

Une politique du style

L'art d'écrire se décline de multiples façons selon les trajectoires des disciplines, les traditions nationales de la philosophie, de la rhétorique et des expressions littéraires ². Cette diversité est la preuve qu'aucune langue ni aucun style ne peut prétendre être le modèle de rationalité ni la voix de la logique. Néanmoins, les principales revues et même certaines agences de

1. Monique J. Beerli (Université Libre de Bruxelles-REPI ; Sciences Po Paris-CERI) ; Emma Mc Cluskey (Department of War Studies, King's College London) ; Didier Bigo (Department of War Studies, King's College London ; Sciences Po Paris-CERI, France ; Centre d'études sur les conflits, la liberté, la sécurité [CECLS]) ; Tugba Basaran (University of Cambridge). L'ordre de présentation a été choisi au hasard, en lançant un dé, pour souligner la véritable nature collective de la rédaction de l'article. Nous remercions Emmanuel-Pierre Guittet et Anastassia Tsoukala pour leurs apports à la version française ainsi que la Rédaction de *Cultures & Conflits*.
2. Dusak A. (dir.), *Culture and Styles of Academic Discourse*, Berlin, De Gruyter, 1997.

recherche ont discipliné l'art de l'écriture en édictant des règles spécifiques qui imposent une certaine politique du style. Cette contribution collective examine quelques-unes des règles de rédaction d'un article scientifique en tant que forme textuelle particulière, telles que la nécessité d'avoir un argument principal, d'avoir des articles rédigés par un seul auteur, d'écrire 8 000 à 10 000 mots, de présenter la recherche selon un plan particulier, de démontrer l'approche théorique par des études de cas, de répéter les résultats dans la conclusion, et ainsi de suite. Ces règles ont fini par structurer l'imposition d'un mode légitime de faire et d'écrire les sciences sociales. Nous fonderons notre critique de ces règles stylistiques en montrant leur politique interne, remettant ainsi en question la nature apparemment inoffensive des directives stylistiques que les revues recommandent et qui sont communément acceptées. En sus, nous aborderons les formes de discrimination produites par et à travers les décisions de refus d'article par les revues, qui ne sont pas exclusivement représentatives de la qualité d'un article, ou basées sur le mérite, mais aussi d'un jeu spécifique qui se déroule lors des évaluations. C'est donc à travers cette enquête sur les règles de « l'art d'écrire » et par une position réflexive sur notre rôle d'éditeurs et d'éditrices confrontés à des articles évalués par des pairs que nous soulignons le besoin urgent d'engager une réflexion politique sur les styles d'écriture et de production du savoir académique. Ainsi, notre stratégie de remise en cause des politiques du style aujourd'hui dominantes dans le monde (écrit) des sciences sociales consiste à révéler la part et les formes d'arbitraire au cœur des décisions de publier ou de ne pas publier.

Notre choix d'ouvrir le premier numéro de *PARISS* avec une discussion sur la politique du style provient de discussions collectives ³ et d'une attitude réflexive à l'égard des implications des décisions prises par les divers responsables de la publication (rédactions en chef, comités scientifiques, équipes éditoriales) ainsi que des règles imposées aux différents stades de la présentation et de l'évaluation des textes. En prolongeant une conversation initiée par d'autres, nous visons à faciliter des modes d'écriture transdisciplinaires. Nous considérons et nous considérons toujours la pluralisation comme la clé de la contestation de la violence symbolique des règles prescriptives de style actuellement si répandues dans le système dominant des sciences sociales dites « globales ⁴ ». Mais, avant même de pouvoir penser sérieusement à d'autres manières d'écrire ou, plus généralement, de communiquer des sciences sociales, une rupture épistémologique doit d'abord interroger les normes d'évaluation, d'appréciation et de jugement qui sont devenues si importantes dans le domaine universitaire. Pour éclairer les logiques et les forces qui sous-tendent les mesures contemporaines de la « bonne érudition », nous proposons un retour et une extension des progrès réalisés avec le plus de ferveur par

3. Nous remercions les membres du comité de rédaction et du comité scientifique de *PARISS* qui ont directement contribué à cette discussion collective et nourri notre propre réflexion.

4. Kuhn M., Vessuri H. (dir.), *The Global Social Sciences: Under and Beyond European Universalism*, New York, Columbia University Press, 2016.

les spécialistes des sciences (que ce soit dans les domaines de l'histoire, de la philosophie ou de la sociologie) dans leurs multiples quêtes pour « exotiser le domestique ⁵ » et saisir les effets inégaux de la domination produits par la formation des disciplines ⁶ et l'internationalisation des sciences sociales ⁷. Plus précisément, nous nous efforçons de réfléchir de manière à la fois réflexive et collective à l'écriture universitaire, et plus spécifiquement, à l'article de revue en tant que forme de communication scientifique particulière. Cet exercice disruptif peut sembler masochiste à certains, en particulier à ceux et celles qui n'osent plus être complices de la défense de l'universalité, de la neutralité et de l'objectivité des mesures actuellement dominantes de la « qualité scientifique ». Notre diagnostic, cependant, est plus optimiste : en offrant un espace (et non une consigne) aux chercheurs et aux chercheuses pour remettre en question les conventions et faire preuve de créativité, « l'art » de la production scientifique peut être réinventé. Sans avoir la prétention de démanteler complètement l'ordre actuel des choses, *PARISS* aspire néanmoins à favoriser l'éclosion d'une science sociale plus hétérogène et pluriverselle.

Règles normatives des sciences sociales « globales »

« Les articles doivent contenir un argument original. Ils doivent compter entre 8 000 et 12 000 mots, y compris le résumé, la bibliographie et mettre les notes en fin de document. Les auteurs doivent respecter les critères stylistiques et de mise en forme de la revue ».

Tout universitaire chevronné ou débutant reconnaîtra rapidement que ces normes prescriptives constituent la liste habituelle des exigences imposées par les revues universitaires aux auteurs potentiels. En tant qu'universitaires, nous interagissons constamment avec ces règles, que ce soit en tant que responsables de leur application ou en tant que sujets. Collectivement vénérés comme soutenant les piliers de la rigueur et du raisonnement scientifiques, ces paramètres apparemment insignifiants de style, de structure et de démonstration obligent les universitaires à écrire et à produire des connaissances d'une manière singulière. Plus que de structurer les modes dominants et les architectures d'expression, ils co-constituent les systèmes d'appréciation, d'évaluation et de jugement qui déterminent la « qualité » de la recherche. À partir d'une enquête préliminaire sur les lignes directrices de vingt revues majeures dans les domaines de la sociologie, de l'anthropologie, de la science politique et des relations internationales ⁸, quatre critères se dégagent. Premièrement, l'argu-

5. Bourdieu P., *Homo Academicus* (traduit par Peter Collier), Palo Alto, Stanford University Press, 1988, p. XII.
6. Wallerstein I., *Open the Social Sciences: Report of the Gulbenkian Commission on the Restructuring of the Social Sciences*, Palo Alto, Stanford University Press, 1996 ; Abbott A., *The Chaos of Disciplines*, Chicago, University of Chicago Press, 2001.
7. Kuhn M., Weidemann D. (dir.), *Internationalization of the Social Sciences: Asia – Latin America – Middle East – Africa – Eurasia*, Bielefeld, Transcript, 2010.
8. En particulier : *International Organization, American Political Science Review, International*

mentation et la structure : les articles doivent comporter un argument principal organisant le raisonnement ; l'introduction doit préciser la question de recherche et esquisser explicitement la structure de l'article ; la méthodologie et l'étude de cas doivent ensuite être présentées, suivies d'une présentation des résultats et d'une conclusion qui synthétise l'argumentation. Deuxièmement, clarté et démonstration : pour être considéré comme original et « nouveau », l'article doit privilégier une approche étape par étape avec des phrases courtes afin d'être clair et complet. Troisièmement, le référencement et la simplicité : les citations et la discussion de la littérature peuvent être réduites à une présentation de style Harvard et à une minimisation ou à l'absence de notes de bas de page. Quatrièmement, le nombre de mots : l'article moyen doit compter entre 8 000 et 10 000 mots. Presque omniprésentes, ces quatre exigences constituent des barrières de base à l'entrée d'une proposition d'article dans le circuit de sa publication éventuelle. Passant pour discrètes, ordinaires et sans conséquences particulières, ces règles ont pourtant été structurées en partie par des considérations économiques et sociales qui méritent d'être explicitées.

Sur le nombre de mots

En cherchant un peu, on découvre une forme d'arbitraire qui n'est plus pertinente et dont les raisons ont été oubliées depuis longtemps. Prenons, par exemple, la question du nombre de mots d'une publication scientifique. La logique de l'économie de l'imprimerie, selon laquelle 32 pages de papier étaient considérées comme le coût le plus rentable pour l'impression, la découpe et la reliure, ne jouait pas un rôle insignifiant dans ce choix. La logique de production de revues composées de quatre lots de huit pages a, sans surprise, été considérée comme une raison appropriée pour désigner 8 000 à 10 000 mots (selon la police de caractères) comme étant optimalement suffisant pour constituer un article « complet »⁹. À l'ère du numérique, ces logiques sont immatérielles et redondantes, mais la tradition a survécu. Les revues ont justifié cette continuité dans la forme afin de différencier et de protéger la spécificité de « l'article de sciences sociales », qui doit être plus long qu'un article de journaliste ou un blog, mais suffisamment court pour ne pas perdre l'intérêt d'un lecteur qui, pour une raison qui mériterait d'être étudiée, se fatiguerait plus vite si l'article était trop long.

Sur le « style direct »

Le choix de privilégier le style direct par rapport au style indirect n'est pas en soi une question d'esthétique, c'est une question de politique du style et

Security, European Journal of International Relations, Security Dialogue, Review of International Studies, American Sociological Review, World Politics, European Sociological Review, Anthropological Theory, Current Anthropology.

9. Deibert R., *Parchment, Printing, and Hypermedia: Communication and World Order Transformation*, New York, Columbia University Press, 2000.

même plus précisément d'hégémonie culturelle ¹⁰. Il peut fonctionner pour affirmer un argument comme un théorème, mais il est souvent incapable de créer les conditions de possibilité d'une réflexivité de l'auteur sur sa propre position (contrairement au style indirect). Le choix d'un style direct concerne *de facto* et au premier chef le cadrage même des frontières des sciences sociales et de ses principaux modes de raisonnement. Le style direct, qui prône la linéarité, la simplicité, la clarté, la rapidité, est profondément lié à la structuration en un argument principal et au refus des multiples sens entrelacés qui sont souvent nécessaires pour expliquer la complexité et les assemblages. Le style direct et la volonté de développer une question de recherche à l'aide d'un seul argument sont également structurés pour justifier une certaine vision des sciences sociales comme étant centralement quantitatives, construisant une alliance avec les mathématiques et la physique, et rejetant les humanités comme des formes inconsistantes de production de connaissances. Cela a conduit à une position fondée sur la théorie du choix rationnel et à la croyance qu'une démonstration est possible en sciences sociales et que les auteurs peuvent découvrir des lois immuables. Une approche relationnelle et processuelle va bien sûr dans le sens contraire. Cette deuxième option considérera que la théorie n'est pas une généralisation via des inférences vers une abstraction à trouver dans la caverne de Platon, mais une pratique réflexive sur les pratiques des êtres humains dans un certain lieu et à un certain moment. Il s'agit d'observer les relations, les processus, les dynamiques des vies sociales et politiques, en tenant compte de leur historicité et de leurs singularités, tout en reconnaissant que la contingence n'est jamais un pur hasard.

De toute évidence, le style, en étant direct ou indirect, favorise une certaine approche, soit essentialiste, soit processuelle, et, comme l'a développé Yosef Lapid dans l'introduction de son ouvrage *Identity, Borders and Orders*, le style n'est jamais innocent dans ses dimensions ontologiques et épistémologiques ¹¹. Une approche essentialiste privilégiant un seul argument utilisera une longue liste de noms et peu de verbes alors qu'une philosophie processuelle fera le contraire et créera souvent des arguments avec plus de verbes et moins de noms afin de restituer au mieux la dynamique des pratiques dans le langage.

La règle de l'argument unique dans la dissertation

L'exigence la plus familière et néanmoins la plus problématique pour écrire des sciences sociales est d'adhérer à la règle de l'argument clé, central et clair tout au long de l'article. L'argument doit être clairement énoncé dans le

10. Okamoto K., « Internationalization of Japanese Social Sciences: Importing and Exporting Social Science Knowledge », in Kuhn M., Weidemann D. (dir.), *Internationalization of the Social Sciences: Asia – Latin America – Middle East – Africa – Eurasia*, op. cit., p. 58.

11. Mathias A., Jacobson D., Lapid Y., *Identities, Borders, Orders: Rethinking International Relations Theory, Borderlines*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2001.

résumé, à nouveau dans l'introduction, mentionné à de nombreux endroits dans le corps de l'article, puis répété dans la conclusion. Une longue tradition anglo-saxonne de rédaction d'un « essai » s'est cristallisée dans ces règles absolues apprises à l'école : avoir une argumentation globale, répétée tout au long de la copie pour montrer la cohérence de la pensée, un peu à la manière d'un exosquelette, solide et très visible. Il crée chez beaucoup de lecteurs l'impression d'une répétition plus que d'une progression et décourage souvent la lecture des différentes parties pour y préférer la seule conclusion. Lorsqu'elle est bien faite, cette technique donne un sentiment performatif de réussite d'une démonstration, de progrès réel dans le raisonnement, d'obtention d'une explication et pas seulement d'une interprétation. Elle est « convaincante » et imite les sciences exactes. C'est certainement l'une des principales raisons de son large succès, y compris parmi les non-anglophones. C'est pourquoi les articles savants de tant de revues prennent *de facto* la forme d'un essai, encadré par une question de recherche, à laquelle il faut répondre par une série de parties déductives (quatre, cinq ou six) reliant la question théorique à différentes études de cas, considérées comme une série de moyens de tester le « réel » afin de démontrer la validité de la réponse et, plus précisément, un certain pourcentage de vérité et d'erreur. L'arbitraire de l'art d'écrire dans un certain groupe de disciplines, appelées sciences sociales, cherchant à se distinguer des sciences humaines et des « sciences dures », est rarement discuté. Le style de l'essai avec sa règle de l'argument unique, central et clairement énoncé paraît si « naturel » que personne ne conteste plus cette façon d'argumenter. C'est devenu une évidence. Les articles de sciences sociales doivent être présentés selon ces règles, considérées comme neutres et purement formelles. Mais est-ce bien le cas ?

L'arbitraire des conventions

Les sociolinguistes et les anthropologues linguistiques qualifieront peut-être ces pratiques d'« idéologie linguistique ¹² » ou de « discours académique ¹³ », ce qui entre en résonance avec ce que nous appelons ici une « politique du style ». Les sociologues mettront l'accent sur l'impact structurel des consignes de soumission de l'article dans la structuration des hiérarchies au sein du monde universitaire en tant que domaine professionnel ¹⁴, offrant ainsi une perspective sur les formes de classification créées et utilisées en tant que mécanismes de jugement et d'ordonnement du savoir. Les professeurs de composition et de rhétorique insistent, eux, sur la façon dont les traditions stylistiques sont intégrées dans des stratégies rhétoriques et des idées scienti-

12. Blommaert J. (dir.), *Language Ideological Debates*, vol. 2, Berlin & New York, de Gruyter, 1999.

13. Dusak A. (dir.), *Culture and Styles of Academic Discourse*, Berlin, de Gruyter, 1997.

14. Concernant le champ des relations internationales, voir Waever O., « The Sociology of a Not So International Discipline: American and European Developments in International Relations », *International Organization*, vol. 52, n°4, 1998, pp. 687-727.

fiques, qui sont situées dans le temps et qui sont souvent obsolètes dans le domaine où elles émergent, mais toujours à la mode dans des domaines plus éloignés. Ils insistent sur le fait qu'un art spécifique de l'écriture impose une politique du style qui a initialement impliqué le déploiement de ressources rhétoriques, dans le discours écrit, pour créer et exprimer du sens, mais qui devient routinière et disparaît en tant que style pour ne devenir qu'une manière d'écrire, laissant derrière elle ses propres combats originaux. La grammaire du style – entendue comme l'ensemble des conventions qui régissent la construction d'une composition entière – devient invisible et est reproduite sans réflexion. Les détails techniques de l'ère numérique, tels que le type de fichier ou le style bibliographique préféré, sont souvent les seules directives que les revues exposent explicitement, mais la nécessité politique de reproduire un certain style valorisant les phrases courtes et les terminologies directes au nom de la clarté, de la compréhension pour un large public et de la simplicité est la même politique qui insiste sur l'importance de l'écriture dans la vie quotidienne des lecteurs, et cette simplicité est la même politique qui insiste sur la nécessité d'écrire un article sous la forme « essai », et qui préfère l'esthétique minimaliste d'un argument central porté par l'ensemble de l'article, et qui prétend qu'un article doit démontrer la valeur ajoutée de ses conclusions et sa nouveauté radicale pour avoir une quelconque valeur. Dans de nombreuses revues, cette prédilection stylistique va de pair avec une préférence – implicite ou explicite – pour les données quantitatives et, finalement, une insistance sur la reproductibilité des résultats.

Selon ce mode de raisonnement et ce système d'évaluation, les « mauvais articles », c'est-à-dire ceux qui sont rejetés, sont donc, par nature, l'inverse de cet idéal type. Il s'agit d'articles courts de moins de 8 000 mots ou d'articles longs de plus de 12 000 mots, avec de longues phrases qui développent des idées complexes qu'il vaut mieux garder ensemble plutôt que de les décomposer en parties, ce qui exige l'attention du lecteur. Pire encore, ils ne concluent pas à une solution à un problème en tant que tel. Il s'agit plutôt d'un collage profondément dialectique, voire résolument hétérogène, qui oblige le lecteur à réfléchir à ce que pourraient être les conclusions. Les critiques des évaluateurs sont standardisées : ces articles sont mauvais parce qu'ils ne développent pas vraiment d'abstractions, ne consolident pas et ne construisent pas de connaissances futures... et ne sont donc pas publiables. Mais ce type de rejet est le plus souvent une opposition à tout écart par rapport aux « règles de l'essai », un moyen volontaire ou pas mais néanmoins facile afin de discriminer d'autres langues, d'autres styles, d'autres règles d'énonciation, ou simplement de formuler une opposition ferme à un contenu sans avoir à déployer un argument intellectuel sérieux.

L'esthétique actuelle du style d'une certaine langue anglaise privilégiée principalement par les sciences sociales américaines ne peut échapper aux

questions sur son impact en tant que norme, marginalisant d'autres manières d'écrire, associées à la localisation dans le monde, aux problématiques et aux impensés de la domination coloniale passée et présente, aux grammaires sexuées et aux locutions de classe.

Enquête sur les règles actuelles d'écriture des sciences sociales et les expériences des systèmes d'évaluation par les pairs : une politique sans nom ?

Comme nous l'avons dit, cette position réflexive sur les pratiques et les logiques des lignes éditoriales n'est pas seulement un enthousiasme pour une nouvelle formule, elle provient aussi d'une longue période d'insatisfaction à l'égard du monde actuel de l'édition en sciences sociales et de son caractère autopoïétique hégémonique. La croyance que l'on peut exister comme singulier, mais universel, obligatoire pour les sciences sociales en général, a certainement joué un rôle dans l'illusion d'une destinée manifeste supérieure aux autres nations et d'une distance par rapport à la tendance dans d'autres pays à développer un discours de destinée partagée et une croyance que le monde est plus riche de sa diversité. Les revues américaines (et anglophones) se sont très tôt considérées comme le vecteur unique de l'universel et ont reconnu récemment la concurrence de l'industrie de l'édition chinoise mais pour mieux la rejeter unanimement comme un concurrent illégitime dans l'expression du savoir mondial. Par conséquent, les règles établies pour l'écriture et la révision sont nées sous le double patronage de la raison pratique et d'une évaluation de la qualité avec un effort des revues existantes d'instaurer des processus d'évaluation par les pairs, mais tout en continuant de considérer néanmoins le style comme un domaine réservé, et confié aux techniciens du « *rewriting* » anglophone et leur « purisme ». Les revues ont trouvé là des moyens faciles de discréditer les articles provenant d'autres pays en invoquant leurs erreurs d'anglais, pointant du doigt leur style d'argumentation quand bien même il est parfaitement correct sur le plan grammatical. Toutefois, avant de développer ce point, nous devons mieux comprendre ce que l'on appelle les règles communes des publications actuelles en anglais dans le domaine des sciences sociales. Nous ne proposerons pas ici d'analyse systématique, nous voulons simplement ouvrir le débat avec quelques questions provocatrices, mais nous accueillerons à bras ouverts des articles sur ce thème de la politique du style et de ses effets d'exclusion ou d'inclusion.

Pour l'heure, si l'on synthétise brièvement les consignes ou recommandations actuelles avant d'envoyer un article à une revue de sciences sociales anglophone, que la plupart des revues appelleront « *rules* », on trouve une série de caractéristiques communes, qui sont plus explicites dans certaines revues que dans d'autres mais qui sont considérées comme l'évidence que toute personne chargée de la publication doit connaître.

Parmi les revues les plus citées en sociologie, en sciences politiques et en relations internationales, *International Organization* donne la pleine mesure de son exigence de qualité. Dans ce qu'elle appelle la « diction », elle insiste :

« Offrez à vos lecteurs une prose vigoureuse et concise, à la voix active. Choisissez des verbes et des expressions vives qui communiquent clairement votre message. Évitez d'utiliser des jargons académiques ou d'initiés. »

Et il est précisé plus loin l'économie de l'écriture :

« La prose faible et superflue nuit à la force de votre argumentation. Examinez votre projet à la recherche de suppressions potentielles, telles que des expressions, des phrases et des paragraphes dont l'absence ne nuirait pas à l'argumentation ou l'aiderait à se démarquer davantage. Les principaux obstacles sont les constructions complexes pour lesquelles une formulation plus simple suffirait, les distractions par rapport à la ligne principale de l'argumentation et les répétitions excessives. Rares sont les manuscrits qui ne peuvent être améliorés par un resserrement. Les ouvrages suivants offrent de nombreux conseils concrets : *The Elements of Style* de William Strunk et E. B. White, *On Writing Well* de William Zinsser et *The Careful Writer* de Theodore M. Bernstein ¹⁵. »

Pour ceux et celles qui ont réussi à échapper à ces normes au lycée ou en première année d'université, il est nécessaire de rappeler que *The Elements of Style* est un guide de style d'écriture en anglais-américain qui a connu de nombreuses éditions. L'original a été composé par William Strunk Jr. en 1918 et publié par Harcourt en 1920 ¹⁶. E. B. White a considérablement élargi et révisé le livre pour le publier chez Macmillan en 1959. Il s'agissait de la première édition de ce que l'on appelle communément le Strunk & White, que le *Time* a désigné en 2011 comme l'un des cent meilleurs livres et l'un des plus influents écrits en anglais depuis 1923. Il est fondé sur un triple credo de ce qu'est un bon style anglais : (1) omettre les mots inutiles ; (2) utiliser la voix active ; et (3) utiliser des constructions parallèles sur des concepts parallèles.

Après la mort de W. Strunk en 1946, E. B. White poursuivit seul la troisième édition de 1959, et développa un résumé de quarante-trois pages sur « les arguments en faveur de la propreté, de la précision et de la brièveté dans l'utilisation de l'anglais ¹⁷ ».

15. Bernstein T. M., *The Careful Writer: A Modern Guide to English Usage*, New York, The Free Press, 1965.

16. Strunk W. Jr., *The Elements of Style*, San Diego, Harcourt, 1920.

17. Strunk W. Jr., *The Elements of Style*, 2^e éd., New York, Macmillan, 1959.

Les trois éditions réunies ont été vendues à plus de dix millions d'exemplaires. Une tradition d'écriture de l'anglais que le grand écrivain Herbert Spencer n'aurait sans doute pas reconnue avec ses magnifiques phrases longues ; mais une tradition d'écriture qui va prendre le dessus et qui va continuer à être louée par la plupart des revues de sciences sociales, en particulier aux États-Unis. D'abord sous-titré « guide informel », puis « guide classique », *On Writing Well* de William Zinsser ¹⁸, également recommandé par *International Organization*, a été le nouvel avocat du même dogme ¹⁹. En tant que journaliste du *Herald Tribune* puis enseignant à la New School de New York, il a insisté sur le fait que les phrases courtes étaient meilleures, qu'elles ajoutaient de la clarté et qu'elles aidaient à comprendre une argumentation. Il considérait clairement que les journalistes pouvaient être un modèle pour les spécialistes en sciences sociales, qui étaient souvent trop « obscurs ».

Dans son célèbre essai *Politics and the English Language*, George Orwell n'était pas en désaccord avec cette façon de présenter un art d'écrire basé sur la simplification et la clarification, rejetant la complexité et l'invention de mots spécifiques, qualifiés péjorativement de « jargon » si les profanes ne pouvaient pas les comprendre ²⁰. Il insistait sur le fait que le langage politique en tant que tel était souvent basé sur l'imprécision et l'insincérité et qu'en réponse, les journalistes engagés devaient parler clairement à un large public et avaient une responsabilité particulière dans le développement de l'éducation et du socialisme.

Il estimait qu'il était crucial d'obliger les universitaires à sortir de leur soi-disant tour d'ivoire et à rencontrer les « vrais gens ». Il était sévère à l'égard de « l'élite » intellectuelle anglaise et de ses discours « alambiqués », considérant qu'elle était influencée par les modes de pensée allemands et français. Sa critique du jargon bureaucratique communiste, adopté par la classe supérieure anglaise pour contrôler le prolétariat dans le roman *1984*, était de loin plus importante que la charge contre les régimes totalitaires ou les technologies de surveillance que ses contemporains ont voulu voir dans son récit. C'était une façon d'attaquer à la fois les discours populistes simplistes et la propagande jouant sur les émotions primaires d'une part, et d'autre part le contrôle technique du langage par une bureaucratie désireuse de limiter, par un langage sans nuances, la possibilité d'exprimer une résistance, d'entretenir une mémoire et des archives permettant de retrouver des traces de faits objectifs. En même temps, ne critiquait-il pas lui-même la volonté du journaliste d'aller à la rencontre des gens et de parler non pas en leur nom, mais à leur place ? Il semble que oui. Il savait que sa politique du style qui tendait vers la simplification, la

18. W. Zinsser (1922-2015).

19. Zinsser W., *On Writing Well: An Informal Guide to Writing Nonfiction*, New York, Harber & Row, 1976 ; Zinsser W., *On Writing Well: The Classic Guide to Writing Nonfiction*, 9^e éd., New York, HarperCollins, 2006.

20. Orwell G., « Politics and the English Language », *Horizon*, vol. 13, n°76, 1946, pp. 252-265.

clarté et le raisonnement direct pour parler aux gens devait avoir des limites et que le travail du journaliste n'était pas celui des chercheurs. Toutefois, il ne s'est pas véritablement engagé dans cette tension entre les deux professions et a privilégié l'objectif de parler au nom de tous sur les dangers qui en découlent dans ses articles non fictionnels.

Comme nous le voyons, cette conjonction d'arguments traditionnels et socialistes en faveur d'un style basé sur un raisonnement clair, qui doit démontrer la validité d'un argument en déduisant d'un moment spécifique une vérité plus générale, influe aujourd'hui encore sur les pratiques de recherche. Elle était sous-tendue par une certaine idée des sciences sociales, en tant que science pour le peuple, et a positionné les sciences sociales à distance des sciences humaines et dans une position de mimétisme vis-à-vis des sciences dites « dures ».

Le triomphe des sciences sociales en tant que journalisme spécialisé en vue de faire du profit

L'idée que les chercheurs en sciences sociales étaient avant tout des artistes pourvoyeurs de nouvelles idées avec de nouveaux mots et que leur rôle se limitait presque entièrement à cette performance a été battue en brèche de toutes parts. Ils devaient parler et écrire pour convaincre un large public, et non un petit groupe de pairs. Ils devaient compter sur leurs capacités à gagner de l'argent sur un marché de l'édition plus vaste, et non en tant que professeurs d'université payés par l'État. La logique tenace du « *publish or perish* », la multiplication des reprises pour augmenter le nombre d'articles produits afin de plaire à différents publics, et souvent l'ajustement du texte à l'idiosyncrasie des auteurs de la revue visée portent à croire que c'est toujours le cas. Le nombre de mots d'un article, au-delà de l'hystérésis d'une attitude issue d'une ère pré-numérique impliquant des choix économiques, est souvent basé sur des évaluations de la faculté du public supposé de lire ou non attentivement et rarement sur le degré de précision du sens des mots du texte et du contrôle que l'auteur lui donne. Cette relation à un public, perçu comme peu spécialisé, est cruciale pour comprendre les règles actuelles de l'écriture fondées sur un argument simple qui fonctionne comme une justification de la poursuite des pratiques du passé et de son héritage dominant. La numérisation a également en partie renforcé cette idée qu'il faut écrire en termes clairs et simples pour différents publics, et en multipliant les « blogs » et même les tweets pour raccourcir encore plus leur temps d'attention jugé si fugace et si précieux. L'idée d'influencer l'opinion par le biais de l'écriture des sciences sociales n'a pas suivi une voie linéaire liée au progrès des technologies de la communication. C'est un certain virage que les chercheurs et les chercheuses ont pris par rapport à leur enrôlement dans la propagande, très vite rebaptisée « relations publiques » puis « communication stratégique ». Le tournant de la Seconde

Guerre mondiale a été significatif, et il s'est poursuivi avec la guerre froide. Les études de psychologie et de journalisme ont renforcé la tendance à la simplification des pensées et des mots. Les philosophes continentaux, les sociologues structuralistes et les anthropologues ont dû lutter et s'adapter à cette tendance afin de pouvoir encore publier et ne pas être considérés comme « obscurs ».

L'un des moments clés du succès de la politique de l'essai avec un seul argument direct et facile à lire s'est produit lorsque les disciplines des sciences sociales ont été confrontées au développement des sciences humaines et à leur défi relatif aux formes de connaissance. Les années 1970 ont été l'âge d'or de cet « art » d'écrire où les sciences sociales américaines ont imposé leur hégémonie stylistique au moment même où elles gagnaient la guerre des dictionnaires et imposaient par défaut leur propre orthographe, avant de s'ouvrir à nouveau à une multiplicité d'autres langues anglaises, dont l'anglais originel n'était plus qu'une variable parmi d'autres. Le succès sera néanmoins de courte durée. Ce sens de la démonstration linéaire où chaque étape est précisément décrite, qui était à la base de l'argumentation d'un essai de sciences sociales, a été remis en cause au moment de son apogée par l'évolution des sciences dures, de la cybernétique et du « nouveau roman » tout à la fois.

La « *French theory* » exportée aux États-Unis, les approches post-structuralistes du nouveau roman et constructivistes du langage ont attaqué ces idées de linéarité et de simplicité, ainsi que l'idée d'une raison dite universelle, et ont insisté sur les formes situées de connaissance n'ayant pas accès à un « aleph », un point local donnant accès à l'universel pour paraphraser Jorge Luis Borges ²¹. Ces approches post structuralistes ont refusé, pour certaines d'entre elles, la barrière entre sciences sociales et sciences humaines en réintégrant les premières dans les secondes, allant à l'inverse des visions scientistes et positivistes. Le poids du récit, de « l'intrigue », de l'histoire comme « roman vrai » (et non comme cas d'étude objectif testant des hypothèses) ont déstabilisé la prétention à une connaissance faisant autorité et basée sur des faits.

Qu'ils soient nietzschéens, post-marxistes ou libertariens, les auteurs se réclamant de ce courant hétéroclite, nommé par défaut « *french theory* » ont proposé de contrarier la prétention de la science à interpréter les activités sociales. Ils ont rejeté les idées d'inférence, de généralisation, d'explication, et surtout l'idée de s'y prêter en usant de méthodes quantitatives et de techniques comportementales à des fins de généralisation statistique à visée prédictive. Ils ont considéré que la pratique consistant à imposer un style scientifique basé sur la croyance en une explication, avec des inférences vers la généralisation abstraite et finalement l'universel, était une forme d'orgueil académique d'hommes blancs en position dominante au sein de l'université repro-

21. Borges J. L., *L'Aleph*, Paris, Gallimard, 1977.

duisant un certain type de présentation de la conception de la recherche par le biais du triptyque théorie/méthodes/études de cas, qui devait être prise pour ce qu'elle était : l'hégémonie d'une élite (« *Ivy League* » aux États-Unis, « *Russel Group* » au Royaume-Uni) craignant de perdre ses positions dogmatiques d'autorité et déclarant alors la guerre aux publications scientifiques imposant une voie unique vers la connaissance.

La controverse opposant méthodes quantitatives et méthodes qualitatives, qui était si importante à la fin des années 1970 et dans le courant des années 1980, a donc été réglée momentanément pour sauver les sciences sociales de cette « invasion de barbares » et de spécialistes des sciences sociales, de l'histoire, de la théorie politique venant du continent européen.

Un mur a été érigé entre les disciplines et, dans de nombreux campus, les sciences sociales ont « quitté » les départements de sciences humaines pour échapper à la contamination, rejoignant de nouvelles branches des « sciences » : les études sur les médias et l'informatique. Les théories françaises et continentales des sciences sociales ont été facilement confinées dans les départements d'allemand et de français des universités américaines et britanniques. Il en va de même pour les critiques en provenance d'Amérique latine, qui sont étudiées dans les départements d'espagnol comme si elles étaient des « romans ».

Un livre clé, organisant cette « division du travail » et des méthodes entre les sciences sociales et les théories françaises colonisant les départements de langues, mais aussi leurs voisins, l'histoire, la philosophie, est *Designing Social Inquiry: Scientific Inference in Qualitative Research* écrit par Gary King, Robert O. Keohane et Sidney Verba²². Le livre se consacra à la réconciliation entre les différentes tendances de la conception de la recherche et s'appliqua à réduire la tension entre d'une part le virage quantitatif des départements de politique, de RI, de sociologie générale et d'autre part la résistance des anthropologues et des historiens qui luttent souvent pour une approche plus qualitative et interprétative, basée sur les nuances, l'absence de généralisation excessive, même si des « traîtres » célèbres ont existé dans les deux camps.

Toujours considérée comme une exigence absolue, du moins en sciences politiques et en RI, la terminologie de base choisie pour établir une frontière entre les sciences sociales et les autres récits a été « l'inférence ». Les sciences sociales seraient directes et raisonneraient de manière quasi mathématique en avançant un argument étape par étape de manière claire et en proposant un modèle reproductible où ce qu'elles disent sur un cas peut être répété en d'autres endroits par d'autres chercheurs. Dans cette conception, la comparaison

22. King G., Keohane R. O., Verba S., *Designing Social Inquiry: Scientific Inference in Qualitative Research*, Princeton, Princeton University Press, 1994.

est une raison qui passe par une abstraction et une dépersonnalisation du chercheur, dont l'*ethos*, les émotions et les valeurs politiques ne peuvent être pris en considération. La théorie est conçue, non pas comme le résultat de la recherche de pratiques humaines spécifiques, mais comme le contraire de « l'empirique », et son but est l'accès à une connaissance pure, de la manière la plus abstraite, presque une mathématique des formes (fondée sur une géométrie prônant une esthétique des symétries, équilibrant des polarités duelles), détachée de tout contenu et donc reproductible n'importe où. Le résultat fréquent de l'essai-article est donc de confondre l'abstraction, avec les notions de concept et théorie. Le style a dès lors incorporé une ontologie distinguant la théorie, d'une part, les méthodes et les études de cas, d'autre part, comme trois catégories permettant d'épurer à partir de l'empirique comme matière première, de l'abstraction qui serait la substance noble de la connaissance, son essence. Les méthodes quantitatives et qualitatives peuvent alors être utilisées, mais seulement si elles sont basées sur l'inférence comme mécanisme intellectuel liant la simplicité du style à une argumentation pas à pas en faveur d'une démonstration dans la conclusion.

Le triomphe de l'essai en tant que moyen de rédiger un article de sciences sociales a été préservé par le consensus sur la « forme », le *design* nécessaire pour être qualifié de « sciences sociales ».

Comme des boulets de canon menaçant l'intégrité structurelle d'un bâtiment à chaque coup, les courants de la théorie critique et de la pensée postmoderne ont assailli la position affirmée de l'épistémologie positiviste au sein des sciences sociales. Cette offensive a sans aucun doute eu des résultats variés à travers le temps et l'espace, les disciplines et les institutions, produisant un terrain intellectuel complexe dont la topographie est le produit de changements continus. Néanmoins, d'un point de vue général, il semblerait que les approches « anti-positivistes », si on les regroupe, se soient victorieusement taillé un espace au sein des sciences humaines et sociales à la fin des années 1990, avec la touche américaine, réinventant au-delà de toute reconnaissance les théoriciens français et les écrivains postcoloniaux qui ont radicalisé les critiques. La spécialisation des enseignants dans les établissements d'enseignement supérieur, le pluralisme des programmes d'enseignement et l'existence de revues académiques ouvertes, voire consacrées exclusivement à la théorie critique, témoignent des ruptures opérées avec les conceptions traditionnelles de la science, de la raison et de la méthode. A-t-on dès lors assisté à un renversement des positions dans les sciences sociales ? Les styles sont-ils désormais une question de choix ? Ne s'agit-il pas d'une victoire à la Pyrrhus ?

Objectiver les règles actuelles de rédaction des sciences sociales pour l'*homo academicus* contemporain : une pratique stylistique tenace malgré les difficultés

Si l'on analyse aujourd'hui l'adéquation entre le style des revues de sciences sociales et ce qu'elles disent de leurs ontologies, épistémologies ou de leurs méthodes, il semble que les revues « critiques » soient moins critiques qu'elles ne le pensent. Le style de l'argument unique s'accorde certes avec un monde newtonien de calcul et de quasi-certitude, mais il est beaucoup plus problématique pour exprimer les approches constructionnistes et les formes post-structurales de réflexivité qui insistent sur le travail effectué par l'usage du style lui-même. Alors, comment s'engager vers une autre manière, un autre art d'écrire ? Comment proposer une nouvelle éthique de l'écriture des sciences sociales ? Faut-il tout réinventer ou peut-on s'appuyer sur d'autres traditions, comme les traditions « latines », qui considèrent la structure des dissertations comme la meilleure façon de rédiger des articles en sciences sociales ?

Pluraliser l'art d'écrire les sciences sociales

Il est évident que la rédaction d'un article en sciences sociales ne suit pas nécessairement le style de l'essai. Ce style est peut-être hégémonique aujourd'hui mais, en fait, il est isolé au niveau mondial et va *de facto* à l'encontre de nombreuses autres traditions, en particulier celle de la dissertation. Dans le style de l'article de type dissertation, presque tout contredit les recommandations du bon article de type essai. L'introduction doit situer la *disputatio* entre les chercheurs, présenter leurs positions respectives, les raisons de leurs oppositions et ce n'est qu'après cette présentation que l'on ose se risquer à introduire une question, qui n'est pas un scalpel vers le réel, mais plus souvent un moyen de réconcilier ou de déstabiliser les arguments précédents. En outre, souvent fondées sur une compréhension plus dialectique de la progression du raisonnement, et insistant bien plus sur les conditions historiques et sociales de production du débat, les prises de position formelles de la thèse portent davantage sur une structuration formelle en deux ou trois parties maximum, après une longue introduction, occupant parfois un tiers de l'article, situant d'abord la pensée des autres avant de revendiquer une quelconque originalité, et terminant l'article par un énoncé plus audacieux d'une nouvelle série de questions, ouvrant l'espace de la réflexion pour des recherches ultérieures. Il est intéressant de noter que la conclusion n'est jamais la répétition de l'argument, car ce serait dans cette logique insulter la capacité du lecteur, mais qu'elle consiste en une nouvelle question qui a émergé tout au long du raisonnement. La conclusion est donc une tentative de généralisation inductive. Bien qu'il existe des distinctions significatives entre les manières de rédiger une dissertation, cette approche de la rédaction d'un article est de loin plus

courante en Allemagne, en France, en Espagne et Amérique Latine, en Italie, au Portugal et au Brésil et, bien entendu, cette distinction binaire entre l'essai et la dissertation ne tient ni compte des historicités propres aux post colonies, ni de nombreuses autres traditions culturelles et stylistiques comme le Japon, la Chine, le monde arabe qui ont aussi leurs propres formats et leurs propres politiques du style.

Les personnes formées à la rédaction de dissertations se sentent souvent obligées de couper les nuances, de détruire les mouvements dialectiques consistant à présenter les deux faces du pour et du contre, et d'avancer dès le départ une affirmation claire déguisée en question, mais qui bien souvent est déjà un résultat. La valeur de l'argument unique pourrait dès lors ne pas sembler clair, simple et donc accessible à un large public, mais être au contraire une forme de surimposition, créant une fausse hiérarchie entre les critères en fonction de la focalisation choisie par l'analyste. Au sein de ce courant d'écriture si partagé mondialement, et si dénigré dans les ouvrages de sciences sociales anglo-saxons, les écrivains et écrivaines peuvent alors considérer qu'un raisonnement correct implique toujours une chaîne d'arguments entrelacés dans des relations mutuellement constitutives, et qu'une présentation stylistique autour d'un argument subsumant les autres, même si c'est celui de la complexité, ne peut pas échapper à la linéarité du raisonnement pas à pas.

Dans *Out of Style*, Paul Butler a réhabilité l'obscurité comme un moyen d'obliger le lecteur à penser, à s'interroger, afin de remettre en question les styles de l'essai et de la dissertation²³. Les promoteurs de styles alternatifs ont expérimenté des stratégies communes avec des artistes, des romanciers, ils ont créé de nombreuses hybridations dans l'art d'écrire, de communiquer avec des formats multiples (texte, audio, vidéos) et ils ont développé ce que l'on a appelé des « *patchworks* » ou des « collages » en sciences sociales. Les auteurs latino-américains ont souvent considéré qu'en sciences sociales, et surtout pour décrire la mobilité des personnes, les voyages, les trajectoires de vie, ils avaient le droit de construire leur argumentation en mettant à profit leur littérature, et que l'utilisation de métaphores et d'analogies était un outil de raisonnement tout aussi scientifique, et meilleur, que la para-logique d'un raisonnement pseudo-mathématique²⁴.

Dans un monde où l'anglais devient la langue vernaculaire de nombreux autres écrivains qui n'ont ni l'anglais comme langue maternelle ni la pratique de l'essai comme exercice scientifique, il en résulte un sentiment d'éloignement, de surprise, parfois de plaisir, mais souvent de malaise lorsqu'il s'agit

23. Butler P., *Out of Style: Reanimating Stylistic Study in Composition and Rhetoric*, Logan, Utah State University Press, 2008.

24. Shapiro M. J., « Metaphor in the Philosophy of the Social Sciences », *Cultural Critique*, n°2, 1985, pp. 191-214.

d'écrire un article avec un seul argument et une manière directe d'analyser les pratiques. Le plaisir de la découverte va de pair avec cet éloignement pour découvrir un autre « moi » en écrivant selon ces règles que de nombreuses féministes considèrent comme masculines, structurées par leur style direct et agressif. Luttant également contre la dichotomie subjectif/objectif dans les conceptions conventionnelles de la production du savoir, les chercheuses féministes ont défendu et nous montrent des chemins plus transversaux, qu'elles appellent des promenades dans la narration ²⁵.

Ce style plus narratif est bien sûr possible avec la langue anglaise, mais il a été presque interdit d'en faire usage dans la rédaction d'un article de science sociale. Un des objectifs de *PARISS* est d'utiliser ce style florissant dont les romans anglais, avant Ernest Hemingway, étaient coutumiers, de les « créoliser » avec de nouvelles stratégies d'écriture et de voir si cela réhumanise finalement les sciences sociales. Beaucoup de travail reste à faire.

Malgré toutes ces promesses, dans les années 2020, force est de constater que l'essai à argument unique demeure la forme largement dominante des articles savants et la matrice du jugement. Les évaluateurs jugent selon ces critères issus de la même tradition d'inférence et de « minimalisme », qui intègre dans son « design » un monde imaginaire de scientificité du social, basé sur la soi-disant capacité, ou non, de l'auteur à générer un « concept » qui peut être appliqué pour lire le réel dans ses différentes manifestations, et qui serait soi-disant testé ou affiné après une série d'itérations. La longue discussion des conditions de possibilité de l'émergence d'une pratique située, si importante pour d'autres traditions davantage orientées vers la sensibilité historique, est encore souvent rejetée et raccourcie dans l'article (quand elle existe), alors que la volonté de s'engager philosophiquement dans une conversation « abstraite » avec une question de recherche basée sur un concept est encore considérée comme une « avancée » de la science. Certaines revues critiques en termes d'épistémè et innovantes en termes de méthodes continuent d'être fortement réactionnaires en ce qui concerne l'art d'écrire, et elles créent des disjonctions entre le fait de parler d'innovation et celui d'innover. En fait, il est vraiment

25. Enloe C., *Bananas, Beaches and Bases: Making Feminist Sense of International Relations*, Londres, Pandora, 1989 ; Sylvester C., *Feminist Theory and International Relations in a Postmodern Era*, vol. 32, Cambridge University Press, 1994 ; Moon K. H. S., *Sex Among Allies: Military Prostitution in US-Korea Relations*, New York, Columbia University Press, 1997 ; Ling L. H. M., *Postcolonial international relations: Conquest and desire between Asia and the West*, New York, Palgrave, 2002 ; Das V., *Life and Words: Violence and the Descent into the Ordinary*, Berkeley, University of California Press, 2006 ; Coby T., « From the Trenches: Dilemmas of Feminist IR Fieldwork », in Ackerly B. A., True J., Stern M. (dir.), *Feminist Methodologies for International Relations*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, pp. 153-173 ; Baines E., *Buried in the Heart: Women, Complex Victimhood and the War in Northern Uganda*, Cambridge, Cambridge University Press, 2017 ; Ravecca P., Dauphinee E., « Narrative and the Possibilities for Scholarship », *International Political Sociology*, vol. 12, n°2, 2018, pp. 125-138.

surprenant de voir combien de revues contemporaines de sciences sociales, prétendant travailler pour « l'émancipation », sont néanmoins parmi les premières à dupliquer les règles de « l'essai », l'argument de la clarté et de la simplicité pour leur public. Elles continuent à générer des lignes directrices reproduisant un point de vue de sciences sociales plus proche de la fin du XIX^e siècle que du début du XXI^e siècle.

Ce manque de réflexivité est peut-être hérité aujourd'hui d'un habitus forgé par un certain type de formation dans l'enseignement supérieur au Royaume-Uni qui a construit le style d'essai actuel comme une norme et une normalité par excellence. Alors que le discours d'ouverture au « global » se répand dans de nombreuses universités anglophones, la formation au bon style en anglais est de plus en plus une exigence et non une recommandation, assortie de sanctions s'il n'est pas respecté, que ce soit pour la publication ou pour les financements de la recherche.

Conformément à un certain style administratif, cette politique contraint la créativité, même lorsqu'elle prétend ouvrir les programmes d'études à d'autres cultures et à d'autres genres. Le style fonctionne comme un mouvement assimilationniste donnant la priorité aux locuteurs dont la langue maternelle est l'anglais, tout en prétendant pluraliser le contenu. Il est risible et parfois caricatural que la valorisation d'un auteur non anglophone ne se fasse qu'à travers une très petite partie de son œuvre qui a été traduite et sans qu'aucune œuvre originale ne soit citée. Cela limite bien sûr la réflexivité sur l'usage de la langue et sa connexion avec une certaine conception du monde, qui est co-constitutive d'une certaine approche disciplinaire dans une certaine culture.

Ce préjugé que l'anglais est la langue universelle de sciences sociales, véhiculé par la croyance en sa supériorité, explique aussi les stratégies de certains « intermédiaires » culturels qui, profitant de leurs connaissances d'une autre langue, extraient de cette dernière les « meilleurs » travaux qui y sont publiés, mais oublient de citer ces derniers en langue originale, et souvent s'en approprient le contenu ou ne vérifient pas la qualité d'une traduction anglaise médiocre et interprètent de manière erronée nombre de penseurs continentaux ou post coloniaux. Le manque de sérieux de nombre de revues anglophones sur ce sujet est patent, et il s'épanouit dans cette période menée par une individualisation du « *publish or perish* » et du nombre de revues créées par une marchandisation des contenus en ligne.

Ceci se transforme également en avantage comparatif lorsque la matrice des « facteurs d'impact » de la citation reproduit cette prévalence d'une langue. Cependant, cette imposition d'un style et d'un cadrage de la pensée, dévalorisant les autres modes d'expression des idées en sciences sociales, est facilement oubliée, surtout par ceux à qui profite la vision eschatologique qui

oblige à s'adresser au maximum de personnes, dans un monde global, et de bénéficier de leur part du privilège de l'universel par le biais de la langue anglaise.

Ceci n'est pas toujours stratégique en tant que tel, ces intermédiaires culturels, de bonne foi, oublient simplement que leur esthétique de la langue anglaise conçue pour les sciences sociales est certes partagée mais pas universelle. Ils ont dès lors une position de monopole pour affirmer que le style anglais qu'ils ont choisi est celui de l'accès à l'universel, qu'il est équivalent au langage « mathématique » pour la communication en sciences sociales, parce qu'ils détiennent les positions structurelles qui leur permettent de l'affirmer dans les revues les plus vendables. Si quelque chose n'est pas écrit en anglais, cela n'existe pas dans ce monde universitaire. Nous pouvons même leur concéder que leur esthétique est « vraie », mais seulement en tant que « phénoménologie de l'expérience esthétique » de ceux qui, en termes bourdieusiens, « sont le produit de l'école, des loisirs, de la distance par rapport à la nécessité économique et de l'urgence pratique » et, nous devons ajouter, qui ont également été éduqués en anglais ²⁶. Savoir cela conduit à une politique culturelle qui s'oppose à la fois à l'absolutisme des champions de la culture constitués en chasse gardée de la ligue de quelques universités et revues privilégiées, et au programme d'universalisation par une stratégie d'assimilation ; une stratégie qui n'est pas réflexive sur les filières qu'ils contrôlent et la place qu'ils occupent en tant que gardes-barrières en continuant à proposer un processus d'évaluation exclusivement en anglais. Comme nous le constatons, il est presque impossible d'échapper totalement à cette position lorsqu'on publie, comme nous, une revue de sciences sociales anglophone, mais une certaine réflexivité permet des amendements concernant la politique du style, les mécanismes du processus de révision et de soumission des manuscrits dans différentes langues maternelles, le choix des relecteurs et les ambiguïtés de l'anonymat, ainsi que la politique de la traduction, non seulement de la langue, mais aussi du traitement de « l'intraduisible ».

L'art d'écrire les sciences sociales de manière réflexive : quelles alternatives ?

Si nous considérons les conventions et pratiques actuelles de production de connaissances scientifiques, que pouvons-nous faire dans une nouvelle revue ? Quelles sont les conventions que nous utiliserons pour définir la manière dont nous présentons et nous exprimons nos arguments, et qui jouent un rôle si décisif dans la distinction entre le « publiable » et le « non-publiable » ? S'agit-il d'une remise en question de la reproduction d'un certain style ? Il n'est pas certain que les approches critiques, qu'elles soient post-

26. Wacquant L., « Towards a Reflexive Sociology: A Workshop with Pierre Bourdieu », *Sociological Theory*, vol. 7, n°1, 1989, pp. 26-63.

structuralistes, post-coloniales, féministes ou d'autres traditions anti-positivistes aient déstabilisé la pratique savante et permis de rompre avec une logique positiviste de l'explication et de l'écriture. De nombreuses expériences existent, mais elles restent à la marge. Pourrait-on coaliser ces marges et inverser la tendance ?

Cet article collectif peut être lu d'une certaine manière comme un anti-manuel avec une ligne directrice élaborée pour nos collaborateurs et collaboratrices futures, qu'il s'agisse de soumettre ou d'évaluer des textes, inversant de nombreux principes considérés comme acquis. Ainsi, nous privilégions volontairement certaines caractéristiques qui ont été rejetées par de nombreuses autres revues.

Nous conserverons par exemple, autant que possible, une économie du style de la langue maternelle de l'auteur, même au risque (ici une opportunité) de créoliser un peu le style anglais – ou dans cette retraduction en français, créoliser depuis l'anglais le français, qui n'échappe pas au discours sur la beauté de la langue, la simplicité des phrases et le scientisme ambiant, même si l'influence du nouveau roman et de la réflexivité sociologique a marqué cette langue plus que l'anglais. La raison de notre opposition au style de l'essai n'est donc pas une question du bon ou du mauvais anglais en tant que tel, mais un jugement sur ce que la langue anglaise (ou française) peut faire lorsqu'on ose utiliser sa flexibilité et son dictionnaire complet pour les sciences sociales.

Nous ne disons pas qu'un article ne doit pas avoir d'argument, mais nous sommes conscients que présenter l'argument ne signifie pas nécessairement le projeter en première page. Afin de justifier correctement l'originalité de l'affirmation, l'histoire du débat à partir duquel l'argument a émergé, sa complexité et sa politique sont nécessaires. Contre la fausse prétention d'inventer une position ou un débat radicalement nouveau, nous préférons les auteurs qui peuvent retracer les origines de leurs pensées. Il s'agit bien sûr d'un débat intellectuel, mais aussi d'un contexte situé, lié aux propriétés sociales d'une époque et d'un milieu spécifique.

Comme l'a dit avec force Robert Cox avant que cela ne devienne un mantra sans véritable analyse, « écrire pour développer une théorie, se fait toujours pour quelqu'un et dans un but précis ²⁷ ». Graham Allison et Murray Edelman ont également insisté sur le fait que la position que l'on adopte dépend de l'endroit où l'on est situé. Nous préférons donc un positionnement clair à une prétention de revendication universelle envers une théorie abstraite qui refuse de réfléchir à ses racines anglophones et qui se croit « hors sol ». Nous préférons les humbles débutants qui essaient d'être créatifs aux apprentis philo-

27. Cox R. W., « Social Forces, States and World Orders: Beyond International Relations Theory », *Millennium*, vol. 10, n°2, 1981, pp. 126-155.

sophes qui veulent parler au nom de l'universel, de leur nation, de leur couleur de peau ou de leur village sans avoir demandé à qui que ce soit ce qu'ils en pensent, et qui ne s'interrogent jamais sur la légitimité de leur statut de porte-parole (souvent auto-proclamé).

Ceci est au cœur de notre engagement, de notre manifeste pour ce que nous appelons une approche transdisciplinaire, qui vise à prendre en compte les dimensions linguistique, anthropologique, sociologique des questionnements sur le politique et l'international.

Si, dans un texte, l'explication de cette position est longue, nous ne la supprimerons pas, pour autant qu'elle aide à comprendre l'émergence de la pensée. Cela ne peut être relégué dans une note de bas de page, comme trop souvent dans les revues internationalistes ou de sciences politiques. Les conditions de possibilité d'un argument sont souvent plus importantes que la position elle-même pour comprendre le bien-fondé du débat et sa nouveauté. Nous accepterons également les phrases longues lorsqu'elles sont significatives et nuancent et/ou contrôlent dans une certaine mesure les connotations impliquées par la dénotation des mots. Nous reconnaissons cet effort pour parler un anglais global, qui accentue son rôle vernaculaire et sa prééminence, mais nous ne voulons pas aboutir à un privilège arbitraire ou, du moins, à un avantage excessif pour ceux qui ont l'anglais comme langue maternelle, et ceci s'applique aussi au français lorsqu'il essaie de se positionner comme seconde langue à prétention universelle, possédant une esthétique du style « intouchable ». La créolisation du style n'est pas la destruction, mais l'enrichissement de la langue, tant que l'objectif est celui de mieux faire comprendre un phénomène social.

De même, si l'article proposé comporte, pour de bonnes raisons, plus de 12 000 mots intéressants, nous ne le couperons certainement pas. Mais nous écarterons en revanche les articles dans lesquels il est évident que la complaisance prend le pas sur le raisonnement.

Contre cette tendance néolibérale à l'inflation du moi et de sa propre idée de l'excellence et de la compétition avec les autres, nous encouragerons aussi très fortement des articles encore plus longs, d'environ 25 000 à 30 000 mots, écrits par une véritable voix collective, comme nous l'expliquerons plus loin. Cela ne veut pas dire que nous sommes opposés aux articles individuels qui font œuvre de créativité, d'originalité, de sérieux dans l'enquête et de réflexivité sur la position, car certaines expériences sensibles ne peuvent se partager dans une écriture collective. Ils sont donc particulièrement bienvenus, mais l'article produit par un intellectuel collectif lorsqu'il respecte une réelle transdisciplinarité au sein des auteurs et ne reproduit pas un courant venant d'une seule discipline permet souvent d'obtenir une double objectivation du texte

par les retours critiques des uns et des autres, même si cela demande beaucoup plus de temps. L'article d'un collectif nous apparaît dès lors avoir une force de proposition bien plus grande pour générer de véritables débats intellectuels et pour introduire des thèmes qui peuvent ensuite être déclinés sur plusieurs numéros.

Bref, pour qu'un article envoyé pour publication dans la revue *PARISS* puisse être considéré avec succès, il faudra que son contenu décrive une analyse des logiques pratiques à l'œuvre, ce qui implique que le raisonnement de l'auteur ne peut pas être détaché des corps et des émotions, et qu'il n'est jamais individuel mais construit par l'ensemble des relations et des positions objectives au sein de la société dans laquelle l'auteur s'inscrit. L'utilisation de métaphores et d'analogies, de l'imagination dans le raisonnement, tout en respectant la validité des affirmations de vérité, est souvent l'un des premiers outils pour donner vie et stimuler une conversation concernant les justifications des formes de pouvoir et leur (manque de) caractère arbitraire (ou non). Ainsi, au lieu d'aboutir à une sorte d'argument dualiste entre deux extrêmes pour trouver le bon équilibre, ce qui est si souvent le résultat de la logique d'un essai de science politique, l'article que *PARISS* valorisera est celui qui sera ouvert aux connexions avec les sciences humaines, l'histoire et l'anthropologie, plutôt que celui fasciné par le mimétisme avec les mathématiques et la physique que des auteurs de science politique férus de quantitativisme mais ignares des théories les plus récentes des mathématiques de la topologie ou de la physique des dynamiques loin de l'équilibre, continuent de publier. La complexité est donc précieuse. La complexité n'est pas une série de faits compliqués qui peuvent être réduits à des faits simples par un raisonnement pas à pas mené autour d'un argument principal, c'est un mode d'existence dans le monde, qui ne peut être traduit que par des arguments complexes, ce qui peut nécessiter une manière plus holistique d'écrire, impliquant des mouvements dialectiques ainsi qu'une forte réflexivité sur qui écrit, à partir de quelle position, et en quels termes de genre, de colonialité, de classe et d'idéologie...

Ici, les grandes intuitions et propositions qu'Edgar Morin a développées dans sa série de livres sur la forme contemporaine de la connaissance en tant que méthode pour les systèmes complexes ont demandé spécifiquement un style d'écriture impliquant une typographie particulière indiquant la boucle de rétroaction dans une phrase pour éviter la linéarité du raisonnement étape par étape ²⁸. Pour lui, c'était la meilleure façon de rompre avec la logique de la dialectique, avec la confusion entre les choses compliquées qui peuvent être décomposées en éléments simples et en émergences complexes et celles qui ne peuvent être réduites à des « briques » élémentaires assemblées par une logique hégémonique. Il a proposé, avec Henri Laborit, que la complexité soit dessinée à l'intérieur du texte pour générer un raisonnement basé sur une

28. Morin E., *La nature de la nature*, Paris, Seuil, 1977.

approche transdisciplinaire et comprise à travers ces symboles de « boucles dialogiques » déstabilisant la « primauté » d'un raisonnement de physique néo-newtonienne. Ces boucles dialogiques sont le moyen de construire une intercommunication entre la science et la philosophie, dans laquelle la complexité est ce qui est tissé ensemble (*com*), dans une hiérarchie enchevêtrée ou un enchevêtrement d'entrelacements (*plexus*). Le style d'écriture dans sa matérialité est donc un art et une science en tant que telle. Le style définit l'épistémè à l'œuvre et réciproquement. De nombreuses personnes et notamment des artistes se sont emparés de ce refus d'une causalité induite par notre mode de lecture et ont réalisé des collages remettant en cause l'idée d'un début et d'une fin. E. Morin a ensuite tempéré sa radicalité, notamment à cause des résistances des lecteurs et des éditeurs, mais il a maintenu son exigence d'un style non linéaire. Nous ferons de même. Nous considérons dès lors que rompre la linéarité d'un style pour donner sa place à la diversité, à l'hétérogénéité, est désormais une manière centrale d'écrire et de penser les sciences sociales.

Nous souhaitons recevoir des soumissions dans leur langue d'origine et faciliterons le processus d'évaluation dans cette langue, de la même manière que les revues *Cultures & Conflits* (dans laquelle nous republions aujourd'hui l'article) et *International Political Sociology* l'ont fait dans le domaine des relations internationales, en ouvrant la voie à des soumissions en arabe, portugais, farsi et espagnol, entre autres, et en facilitant l'évaluation dans ces langues. En outre, la transposition de ces articles en anglais (ou français) veillera à ne pas détruire un style propre aux différentes traditions d'écriture des sciences sociales, mais permettra au contraire des formes plus vernaculaires et créolisées de l'anglais ou du français de demain. Dans cette optique, l'objectif de *PARISS* est de refléter la diversité des styles d'écriture en cours afin de réinventer l'anglais universitaire dans un monde aux multiples mondes. Nous privilégions donc ce que Jan Blommaert, Marco Jacquemet et Ben Rampton appellent « la mixité, la créolisation, les phénomènes de *crossover* et l'hétérogénéité » présents dans un monde constitué de lignes transversales et d'hybridations ²⁹. Dans cette veine, même le style de référence que *PARISS* préfère est choisi pour honorer cette ligne de pensée : des notes de bas de page complètes, écrites dans le style Chicago 17, sont exigées au lieu du style Harvard habituel, où des auteurs disparates sont souvent regroupés dans le texte pour ne pas prendre trop de place.

Bien entendu, nous ne considérons pas notre revue comme la première à voyager dans ces directions, et nous sommes redevables de certains excellents travaux qui ont été réalisés dans le passé. Nombre de chercheurs et chercheuses ont entrepris de pluraliser l'art d'écrire sur la politique mondiale, même si leur travail s'effectuait à partir des marges. Une grande partie de ce

29. Rampton B., *Crossing: Language and Ethnicity among Adolescents*, 3^e ed., Abingdon, Routledge, 2017.

dialogue transdisciplinaire a eu lieu avec la réémergence des interventions sociologiques et anthropologiques dans l'étude de « l'international », mais ce n'est en aucun cas exhaustif. Jenny Edkins a lancé un appel célèbre en faveur de « l'écriture de romans » dans le domaine des relations internationales³⁰, en s'appuyant sur le travail pionnier d'Elizabeth Dauphinee, *The Politics of Exile*³¹. Le *Journal of Narrative Politics*, par exemple, a émergé de ces points de jonction entre la narration, l'esthétique, la théorie et la politique, en mettant l'accent sur l'auto-ethnographie et la narration en tant qu'art de l'écriture ; une façon parmi d'autres de naviguer dans la relation théorie-pratique.

Enfin, parmi les ajustements majeurs que nous souhaitons introduire, nous nous assurerons qu'il n'est pas possible pour les personnes chargées des évaluations en désaccord avec un texte d'incriminer le style, au lieu d'oser discuter du contenu des idées contestées. Les évaluateurs et les évaluatrices seront interrogées sur leurs propres hypothèses.

Il va sans dire que, dans ce cas, la préférence ou l'habitude à opérer un certain choix de mots au nom de la pureté de l'anglais (ou du français) ou du style d'écriture s'inscrit dans une politique génératrice de luttes de pouvoir, de positions dominantes et de violence symbolique qui ne sont pas reconnues comme telles par celles et ceux qui en sont victimes. Les personnes parlant des langues différentes qui utilisent des terminologies intraduisibles en anglais ou qui ne privilégient pas le même art de la rédaction sont souvent désavantagées si on interprète étroitement leur utilisation d'une terminologie particulière, en l'associant à ses connotations spécifiques en anglais, alors que le terme peut en fait avoir des connotations légèrement différentes dans d'autres langues. De même, si l'invention d'une terminologie spécialisée qui n'émerge pas du sens commun anglais est refusée afin de « préserver » l'anglais de toute contamination³². L'attention portée aux formes sexuées d'écriture et de grammaire de la langue qui n'est pas « neutre » sera également prise en considération. Nous mettrons toute notre attention à corriger ces préjugés, parfois inconscients, parfois stratégiques de la part de personnes qui considèrent leur rôle, lors des évaluations, comme celui d'un gardien de camp.

30. Edkins J., « Novel Writing in International Relations: Openings for a Creative Practice », *Security Dialogue*, vol. 44, n°4, 2013, pp. 281-297.

31. Dauphinee E., *The Politics of Exile*, Londres & New York, Routledge, 2013.

32. Pour prendre un exemple célèbre, dans le travail de Foucault, le terme de surveiller a été traduit non pas par *surveil*, qui a une autre connotation en anglais, mais par « discipliner ». Les verbes sont devenus des noms, essentialisant dès le titre ce que Foucault avait à l'esprit, créant un véritable cauchemar pour les éditions ultérieures lorsque Foucault a insisté sur la différence entre surveiller et discipliner. Le refus d'utiliser « dispositif », qui ne figurait pas dans le dictionnaire anglais, et l'utilisation « d'appareil » à la place a également créé de nombreux problèmes pour comprendre l'accusation de Foucault à l'encontre d'Althusser, qui utilisait précisément le même terme. Un peu de créolisation à l'époque aurait permis de clarifier les distinctions théoriques entre les deux auteurs.

Cela nous amène à discuter des raisons pour lesquelles nous allons procéder différemment en ce qui concerne le système d'évaluation par les pairs.

Processus de soumission : plaider pour un système différent d'évaluation par les pairs

La prééminence d'une certaine politique stylistique et d'une certaine manière d'écrire serait tout à fait impossible à imposer uniquement par des recommandations concernant les lignes directrices de la revue. C'est pourquoi de nombreuses revues de sciences sociales insistent sur l'importance des évaluations et le rôle des personnes qui doivent discuter du contenu, mais aussi contrôler le style. Cela permet certes d'écarter des textes incompréhensibles et incohérents ³³, mais le plus souvent, ce processus donne un pouvoir exorbitant à ceux et celles qui désapprouvent le contenu mais qui, n'osant pas le dire, concentrent leurs critiques sur la forme (structure, style, soi-disant clarté de l'argument) pour mieux écarter les idées contestataires. L'évaluation conduit alors non pas à décrire les problèmes logiques et la valeur de l'argumentation, mais à porter des jugements « esthétiques », dispensant de tout effort d'examen intellectuel. Très facilement, le processus conduit à l'exclusion des formulations et des idées originales dès lors qu'elles ne suivent pas les règles stylistiques de l'essai. Paradoxalement, ce biais est renforcé (et non supprimé) par le fait que les évaluations sont totalement anonymes, l'anonymat permettant de rejeter sans peine d'autres façons de présenter des arguments en se référant simplement à la normalité (*doxa*) comme preuve du jugement personnel.

Ce qui est souvent laissé de côté dans les débats sur la relecture, c'est donc le critère de l'anonymat en tant que condition d'un jugement équitable. Malheureusement, ce n'est pas toujours le cas. L'anonymat sous la forme d'un processus en double aveugle peut certainement être convaincant s'il s'agit d'un processus d'évaluation entre pairs, et s'il permet effectivement un traitement équitable plutôt qu'un renforcement de la *doxa* actuelle contre les idées et les pratiques innovantes. Si l'anonymat comme stratégie de lutte contre le clientélisme obséquieux a toute son importance, la nécessité de modifier le processus « en double aveugle » est néanmoins urgente pour plusieurs raisons. Tout d'abord, on ne peut (plus) prétendre que l'acte d'évaluation tel qu'il est pratiqué aujourd'hui demeure anonyme tout au long du processus, en particulier à l'ère numérique. Une vérification rapide des références fournies dans les notes de bas de page, corrélée à des recherches sur Internet, indique souvent sinon le nom de la personne, du moins sa langue maternelle et son université ou son pays. Deuxièmement, certains évaluateurs partent du principe qu'une personne située en dehors de la zone où l'anglais est la langue maternelle commet des erreurs et « a besoin » d'être corrigée par une forme d'écriture « plus pure », et qu'ils sont donc en droit de demander un refus ou des corrections

33. Austin J. L., *How to Do Things with Words*, Oxford, Oxford University Press, 1975.

majeures sur cette base. Cette situation est parfois gênante pour le ou la responsable de la revue si l'évaluateur ne se rend pas compte que la personne en question est un anglophone vivant dans un pays lointain comme le Japon, les Pays-Bas ou la France, un motif récurrent de plainte de la part des auteurs et des autrices au cours des discussions. Mais cette discrimination concernant le style d'anglais doit être prise au sérieux. C'est l'un des moyens les plus efficaces de contrôler une revue et d'encadrer les limites de la paternité d'un article en confondant les meilleures idées et la logique des arguments avec un certain style d'écriture. Cette prise de position coloniale implicite, qui se cache dans ce mouvement de rejet-discrimination par le style, doit être combattue au même titre que d'autres formes de discrimination concernant le genre, la classe, les nationalités ; mais elle est de loin la moins discutée dans les comités éditoriaux qui souhaitent une distribution plus égalitaire des articles. Un projet décolonial, s'il dépasse les raisons les plus visibles, doit s'attaquer à cette forme de domination symbolique qui explique, plus que d'autres critères, le faible taux d'articles provenant du Sud non anglophone dans les revues de haut niveau en sciences sociales.

Il est également intéressant de voir les modalités de résistance et les stratégies de distinction utilisées par certains de ces anglophones à l'étranger. Pour être sûrs d'être reconnus comme des locuteurs natifs « corrects » de l'anglais, ils citent souvent les éléments les plus « idiomatiques » (utilisant des « vestiges », voire des références « totémiques ») d'une culture anglaise afin d'éviter d'être disqualifiés en raison de leur « niveau » d'anglais. Comme nous le savons bien, « ce que parler veut dire » (traduit par « *In Other Words* ») ne peut se résumer à une grammaire et un style parfait, assurant l'égalité des chances ; l'utilisation de la langue et du style est une lutte permanente pour la distinction et les signes de reconnaissance d'âge, de classe ou de genre (voir l'anglais dit « de la reine » ou *Queen's english*)³⁴.

Il est difficile, même en étant conscient de ces formes de violence symbolique, de les éliminer. Nous suggérons néanmoins de les atténuer, au moins un peu, en modifiant le rôle du système traditionnel d'évaluation anonyme par les pairs. En ce qui concerne cet aspect de la forme et du style de la soumission, l'une des évaluations sera toujours assurée en interne par une personne membre de notre large comité scientifique, et nous demanderons en outre à une (ou deux) personne(s) externe(s) d'agir en tant que spécialistes du sujet. La personne choisie en interne sera chargée d'entamer un dialogue productif avec l'auteur ou l'autrice afin de l'aider à exprimer son propre style et sa propre argumentation, tout en conservant un sens cohérent et une argumentation logique pour le public anglais. Cette personne résumera également les points de vue de l'équipe de rédaction aux spécialistes externes, permettant ainsi une

34. Bourdieu P., *Ce que parler veut dire: L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982.

discussion collective avec les responsables de la revue – ce qui peut impliquer l'abandon de l'anonymat au cours du processus si nécessaire. Des membres des comités de rédaction pourraient réagir négativement, mais nous soutenons ici qu'il faut le faire. C'est une façon d'améliorer les chances d'être publié et donc d'accroître la diversité des auteurs et des autrices.

Dans le même ordre d'idées, nous acceptons également les soumissions dans des langues maternelles différentes de l'anglais, l'évaluation étant alors effectuée dans ces langues ; la liste des langues dépendra des capacités et de la volonté d'un groupe important d'universitaires d'intégrer le comité scientifique. Le document final, une fois accepté, devra être traduit par l'auteur ou l'autrice. Nous ne pouvons pas couvrir les frais de traduction avant d'obtenir des subventions spécifiques, mais nous considérons qu'il est de notre devoir, même si cela prend certainement du temps de faire des suggestions constructives, d'aider à améliorer un texte qui a été conçu dans une langue différente et formulé dans un style différent.

Les articles collectifs, un autre art d'écrire les sciences sociales

Une manière de briser l'esthétique individualiste valorisant à l'excès la « séduction » de l'auditoire *via* des phrases chocs et des tonalités de déclaration de « guerre » aux collègues, en revendiquant une originalité absolue et des idées pionnières (que la compétition pour les bourses recommande), est de privilégier au contraire la coécriture effective et les articles collectifs. Nous considérons que les auteurs et les autrices de sciences sociales ont besoin, contre l'illusion permanente du petit génie individuel, de travailler en collaboration et de le montrer dans leurs publications.

Lorsque le groupe ne s'est pas contenté de rassembler de courts textes individuels avec une introduction commune (comme dans de nombreux forums), mais a travaillé ensemble pour élaborer la structure, l'ordre des arguments et les stratégies narratives, cela change la nature de l'art de l'écriture. Cela oblige à négocier les formulations. Les réflexions à propos de l'accord sur les points de désaccord entre auteurs obligent déjà à clarifier les limites de la question et de la problématisation à l'œuvre. Le processus d'écriture est beaucoup plus discuté que pour les textes individuels.

Ils sont davantage du côté de la production *slow food* que des blogs et des tweets *fast food*, ou des articles sensationnels individuels. Leur mode de production en termes d'écriture peut conduire à recevoir moins d'articles, mais de meilleure qualité. Si le sujet n'est pas l'autopromotion d'une ligne de « parti », cet art d'écrire collectivement permet souvent de maîtriser la rhétorique provocante du moi, qui prétend être le « suprême unique », et donne plus de terrain à une réflexion commune, basée sur différentes formulations des idées centrales ³⁵.

Cela donne souvent une perspective plus précise en insistant sur les différentes facettes de l'expression de chaque idée, et offre aux différents lecteurs et aux spécialistes d'une seule discipline un moyen de mieux comprendre ce qui est en jeu. Cela peut sembler parfois répétitif et « trop long », avec des convolutions, mais c'est une façon de décrire et d'analyser qui a ses propres qualités et qui est métaphoriquement l'équivalent d'une vidéo en 3D par rapport à une image en 2D.

Certains préfèrent peut-être l'ancien style individuel et s'ils ont de grandes idées, ils seront toujours les bienvenus en termes de soumission, mais nous voulons définitivement offrir un débouché dans la revue *PARISS* aux articles collectifs forts qui existent parfois par la seule logique des subventions internationales, mais qui ne peuvent pas trouver une place de choix dans d'autres revues.

Ce type d'articles est essentiel pour recadrer les limites des types de connaissances que l'on peut qualifier de sciences sociales. Dans les prochains numéros, nous développerons ces relations intimes entre l'art de l'écriture et les connexions de connaissances qui définissent un espace fluide, mais non dépourvu de frontières entre les sciences sociales, les humanités et les œuvres de fiction d'une part, et d'autre part avec les sciences dures contemporaines, qui ont toutes deux davantage développé ces pratiques collectives, laissant les sciences sociales être le lieu central d'expérimentation pour ceux et celles qui veulent convertir les universités en un lieu de profit dérivant de compétitions individuelles autour des diplômes, des emplois et des bourses.

La fabrication de « laboratoires de sciences sociales », pour reprendre la formule de Bruno Latour, ou celle d'« intellectuels collectifs », pour reprendre celle de Pierre Bourdieu, n'est pas un simple ajout. Il est absolument central de produire des articles collectifs comme antidote à l'hyper individualisation, à la privatisation, à la marchandisation qui est en jeu dans l'enseignement supérieur actuel du « *Global North* ». Ils peuvent structurer des solidarités plus fortes, développer une meilleure réflexivité, encourager et devenir des mouvements sociaux embryonnaires dans leurs propres domaines et grâce à leur capacité à s'adresser à un public prêt à prendre le temps d'une analyse sérieuse plutôt que de se contenter de slogans rapides dont la qualité relève plus du sens de l'humour que de la véracité. Les articles collectifs, surtout lorsqu'ils proviennent de plus d'une discipline et tentent de trouver des lignes transversales, transnationales, translinguistiques seront les bienvenus et nous leur donnerons toute la place nécessaire pour exprimer des idées fortes et nuancées.

Par cela, nous voulons donner une chance à l'écriture collaborative où la singularité du moi disparaît, et où le collectif n'est pas une accumulation de

35. Roa Bastos A., Pacheco C., *Yo el Supremo*, Caracas, Fundacion Biblioteca Ayacucho, 1986.

différents moi(s) mais un travail en commun avec une position émergente. La propriété du texte intégral sous un label collectif sera donc préférée au soi-disant collectif créé par l'addition de contributions individuelles selon une division traditionnelle du travail et de la responsabilité.

L'attribution collective limite les distinctions évidentes de l'ordre selon lequel la présentation organise l'âge, le sexe, le statut professionnel ou l'ordre alphabétique. Nous discuterons avec le groupe qui propose l'article de son choix quant à l'ordre des noms et, afin de surmonter certaines asymétries dans les relations de pouvoir, nous pourrions proposer si nécessaire de n'avoir qu'un seul surnom pour le collectif et d'indiquer en note de bas de page les personnes qui y ont participé et sont prêtes à le revendiquer publiquement immédiatement, tandis que d'autres pourront décider de revendiquer ultérieurement leur participation et utiliser un nom de plume à l'intérieur du collectif ³⁶. Contre la politique qui consiste à ne publier que des essais individuels aux pensées légères et brillantes, nous considérons que les revues de sciences sociales comme *PARISS*, si elles veulent déconstruire sérieusement les frontières disciplinaires, doivent promouvoir cette collectivisation comme une forme de connaissance et un art de l'écriture. La revue s'efforcera pour chaque numéro d'avoir au moins un de ces articles collectifs en plus des quatre ou cinq articles individuels.

Ces articles collectifs sont également une manière de réfléchir à un certain moment de la recherche, avant de présenter les soi-disant résultats et de proposer une conversation continue au-delà des frontières disciplinaires lorsque des énigmes épistémologiques et méthodologiques poussent à écrire sur le niveau d'accord et sur les désaccords qui sont (in)acceptables.

Plus nous institutionnalisons la collaboration entre les équipes « nationales », plus nous avons besoin de cette réflexivité sur les méthodes, mais aussi sur un art d'écrire qui ne dépossède pas les non-anglophones de leurs raisonnements fondamentaux et de leurs façons de les présenter.

En signalant cette nécessité de changer l'art d'écrire les sciences sociales, nous voulons même aller plus loin et rompre avec la reproduction des formes de violence symbolique et de colonialisme linguistique à l'œuvre. Il s'agit de s'inscrire dans le mouvement décolonial actuel qui touche les différentes manières d'écrire les sciences sociales en anglais, en acceptant et en encourageant des récits et des formes de pensée qui à la fois refusent le mimétisme démonstratif, proposent des écritures créatives et des styles pluriels et conservent un mode d'argumentation non fictionnel.

36. Voir par exemple le collectif Candela dans « Politiques de la nuit », *Cultures & Conflits*, n°105-106, 2017. C'est le nom choisi par plus de quinze personnes issues de différents centres de recherche (CERAPS, CLERSE, LATTs, TVES).

Nous tenons également à préciser qu'une invitation à établir des liens avec les sciences humaines, l'anthropologie et l'histoire n'est pas un appel à la fusion ni une volonté de disqualifier les régimes de vérité spécifiques à chaque discipline. Nous suivons Paul Veyne pour qui écrire l'histoire n'est pas décrire des faits mais écrire une intrigue, tout en tenant compte du fait que ce récit doit être définitivement un récit basé sur la vérité des archives ³⁷. En sciences sociales, nous sommes également dans la même position. Nous ne publions pas de récits pour le divertissement, mais nous pouvons utiliser un style ouvert à la complexité comme dans certaines fictions si c'est la meilleure façon d'englober les expériences humaines et de les exprimer mieux que par un raisonnement aride.

Cela dit, pourquoi rejeter un certain style si la compréhension qu'il apporte est supérieure au flux linéaire de l'argumentation et s'il peut pousser à changer les pratiques de certains acteurs ? Si le style court est efficace par rapport à son objet, nous ne le rejeterons certainement pas, par une discrimination à rebours, mais pour nous, les styles en sciences sociales n'existent que par leur diversité, par les lignes transversales qu'ils peuvent ouvrir, par les fragments qui ne sont pas compatibles avec un modèle dominant, mais qui expriment un univers spécifique, ou plus exactement un plurivers.

37. Veyne P., *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1971.